

La piste

Dominique Blondeau

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blondeau, D. (1990). La piste. *Moebius*, (45), 29–35.

LA PISTE

Dominique Blondeau

Djamila entre dans la médina, échappe à l'homme qui, depuis deux jours, la poursuit. C'est un jeu qu'elle a pratiqué avec d'autres pour mieux les séduire. L'homme se perdrait dans le labyrinthe des souks. Elle connaît par coeur ce monde à la fois fabuleux et agressif, monde inquiétant pour qui l'aborde une première fois.

Djamila se faufile dans les venelles où les parfums les plus subtils, l'odeur forte des cuirs la sollicitent. Elle est emportée dans la foule en mouvement et doit se protéger des ânes et des charrettes qui réussissent à se glisser dans les ruelles les plus étroites. Elle écoute le martèlement des cuivres, les voix brusques des vendeurs à l'encan.

Djamila s'arrête devant le souk des teinturiers. Elle lève la tête et sourit aux écheveaux qui sèchent sur les cannes de roseau. Elle sourit mais tristement. Ce n'est plus la garance ni la cochenille qui donnent cet éclat aux laines suspendues, pas plus qu'au nouage des tapis carmin. Aujourd'hui, les teinturiers se servent de teintures chimiques. C'est un monde qui se meurt.

Bousculée par les porteurs d'eau, elle entre dans une échoppe et demande un verre de thé à la menthe. Djamila se repose et pense à l'homme blond qui la convoite. Dunes

mouvantes de ses cheveux, jacarandas de ses yeux, elle s'en veut de comparer ce qu'il y a de mortel en lui aux arbres de Marrakech, au sable du désert.

Elle observe le vieil Arabe qui lui a offert le thé. Visage tanné, regard et cheveux sombres, sa peau est presque noire sous la barbe. Il ressemble à son père, à son cousin Achour qu'elle a refusé d'épouser.

Un sentiment sauvage étreint le cœur de Djamila. Ses mains tremblent tant la haine pour son père, pour son cousin, pour les hommes de son pays est profonde. Pour son père surtout qui, il y a longtemps, a répudié sa mère. Djamila avait huit ans, sa jeune soeur cinq. Un bébé geignait dans un couffin : une troisième fille qui avait mis leur père dans une colère démente. Il avait ordonné à sa mère Zahia de partir avec l'enfant, de retourner dans sa famille. Il épouserait une jeune fille nubile qui lui donnerait des fils. Deux jours plus tard, mère Zahia avait emporté le bébé puis, sans se retourner sur Djamila recroquevillée de chagrin sur un tapis, elle avait marché vers le Sud, vers la kasba de ses parents.

Djamila n'avait pu oublier. Elle avait versé tant de larmes qu'un arbre stérile, épineux, avait pris racine dans son cœur lesté de plomb. Elle avait dû attendre de grandir, patiente mais révoltée. Enfin, trompant la surveillance des femmes de la maison et, narguant la sévérité de son père, elle avait rejoint sa mère Zahia, dans sa kasba érigée aux frontières friables du désert.

Secret qu'elle a enfoui dans sa mémoire, qu'elle a tu depuis tant d'années qu'il lui semble parfois s'être fossilisé. Le cauchemar de son enfance n'est plus tout à fait le même.

Des éclats de rire la font sursauter. Deux Européennes s'extasient sur tout ce qu'elles voient, ce qu'elles touchent. Djamila s'attendrit. Aujourd'hui, elle et ses compagnes musulmanes sont habillées comme les étrangères. Visage dévoilé, cheveux livrés à la poussière et au vent; jambes et bras dénudés, corps désirable sous la robe d'été. Il arrive que des hommes et des femmes jettent un coup d'oeil méprisant à Djamila. Hautaine, elle jubile. Plus jamais, non, plus jamais les femmes de sa génération ne céderont au mépris, au chantage. Djamila préférerait se suicider!

Aux frontières friables du désert, il y a mère Zahia qui l'attend et, grâce à sa tendresse, Djamila a réappris à sourire.

Le visage serein de sa mère la ramène à l'homme blond. Une lueur douce-amère se lit dans le regard de la jeune femme; une moue désenchantée étire ses lèvres. L'inconnu et le désert lui font battre le coeur, violemment. Il est temps d'aller vers l'étranger.

Devant son hôtel qu'elle a repéré dans le quartier du Guéliz, la ville nouvelle réservée à la bourgeoisie locale, cité-jardin à la végétation exotique, lauriers roses, bougainvillées, lianes aurore, Djamila attendra... Elle a tant attendu avant de retrouver mère Zahia qui vit seule maintenant dans sa kasba. Elle secoue la tête, comme si elle voulait effacer le trouble soudain qui contracte les traits lisses de son visage. Imprévisible, l'homme peut surgir.

Tout en lui la séduit. Ils se complètent. Sa beauté sauvage de femme mauresque ne passe pas inaperçue. Dans son regard obsidienne, quelque chose d'indéfinissable attire et repousse. Beauté animale que la méfiance des hommes de son pays redoute mais que l'étranger n'a aucune raison de craindre. Araigne et sphynges, comment faire pour ne pas l'aborder? Avant lui...

Djamila tente de sourire. L'homme sort de l'hôtel, s'arrête, tourne plusieurs fois la tête, aperçoit Djamila, la rejoint. Tous deux se saluent comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Puis, il dit à voix presque basse : «Enfin, vous n'allez plus m'échapper!» Djamila tressaille. Elle ne comprend pas le sens de ces paroles mais, très vite, elle se reprend, elle éclate de rire et entraîne son compagnon vers la terrasse d'un café.

Il ne cesse de se raconter. Norvégien, son dépaysement est absolu. Là-bas, c'est du gris partout, du plus clair au plus foncé avec, quelquefois, des nuances bleu pâle dans le ciel; des nuages, des nuages que le vent pourchasse. Il dit encore qu'il vient de loin. Ici, il n'en croit pas ses yeux blessés par la virulence du paysage. Oui, tout est dur dans le pays de Djamila : on dirait une pierre précieuse rongée par un mal invisible. «C'est peut-être à cause du soleil qui aveugle le regard», ajoute l'homme avec douceur.

Il va saisir la main de Djamila mais, furieuse contre lui qui ne parle que par énigme, elle se lève, ne sait où aller quand il demande ce qu'ils vont faire. Dans la ville, elle craint les gestes intempestifs. Il a tort de penser que le soleil aveugle le regard.

Ce sont les mouches qui dévorent les yeux de certains vieillards; fléau inhérent à la cité, les insectes sont moins dangereux que les hommes qui, eux, voient tout. Seuls les mots à peine audibles ont le droit d'être prononcés.

Ils marchent côte à côte. L'homme tend une main vers les orangers aux fruits amers, vers les jacarandas aux grappes de fleurs bleues. Il effleure un mur de pisé. Fait semblant d'être seul, tandis que Djamila voudrait caresser les cheveux blonds : c'est un peu du désert qu'elle enfermerait dans sa paume. Elle s'attendrit et lui s'extasie. Il murmure qu'il a lu beaucoup de livres sur Marrakech mais rien ne ressemble à ses lectures. Il ajoute : «Ce n'est plus comme avant...» Elle fronce les sourcils, une fois de plus ne comprend pas. «Que voulez-vous dire?» Il susurre à voix presque basse. «La ville, les femmes...» Une bouffée de colère fait rougir Djamila. Sa peau est si brune que cet éclat ne se voit pas. Elle respire plus vite. Ses seins se soulèvent et tendent le tissu de la robe. Les paupières de l'homme sont tombées comme s'il s'était endormi tout à coup. Il s'est rendu compte du trouble de sa compagne et, cette fois, réussit à lui prendre la main qu'il serre plus qu'il ne devrait. Elle s'attend à ce qu'il répète : «Enfin, vous n'allez plus m'échapper!» Pour contrer ces paroles trop possessives, elle demande d'une voix sarcastique : «Vous êtes déçu?» Étonné, il dénoue sa main de celle de Djamila et dit : «C'est le désert qui m'intéresse...»

La colère de Djamila se transforme en une douce promesse. «Je serai votre guide...» Lui se tait, ne proteste pas. De plaisir, elle ronronne. «Je serai votre guide...» Oui, telle une chatte convoitant une proie à portée de sa patte, elle plisse les yeux. Il ne faut pas qu'il soupçonne la joie qui l'étreint, qui la fait marcher plus vite vers un but qu'elle ignore. Lui la suit, son regard aveuglé.

Plus tard, il dira qu'il est sans projet, que le temps ne compte pas, qu'il est heureux d'être avec elle. Cet homme

déconcerte. Il ajoutera qu'il veut se perdre dans le désert. Djamila frémit. L'imprudence de ses paroles le rend vulnérable. Se perdre dans le désert! Il ne sait rien de la soif, de la solitude, de la lumière et des ombres. Des ruines dans lesquelles se nichent les vipères, les scorpions, les rapaces. Jadis, ces ruines rutilaient de splendeur, tel le désert se recouvrait de seigle, de sarrazin.

Pour chasser le silence, Djamila se moque gentiment de l'homme qui vient du Nord. Il l'observe avec une tendresse grave. On dirait qu'il écoute une enfant, et Djamila se tait, comprend qu'elle s'est leurrée. Il ne veut pas la séduire. Il cherche autre chose qu'il ne trouvera que dans le désert. Ni la ville ni Djamila n'ont d'importance, et le feu de soufre qui brûle le coeur de la jeune femme mauresque n'effraie pas l'étranger. Il dit avec assurance qu'ils partiront quand elle sera prête. Sa voix claque : «Le plus tôt possible!»

Ils ont roulé vers la frontière du M'Hamid. Ils ont perdu la ligne de verdure du Lektaoua. Entre kasbas et palmiers, se profilent les méandres croupissants de l'oued Draa qui, peu à peu, disparaît dans le sable. C'est là, dans le désert, que mère Zahia est née, pense Djamila. Le ciel est immense, l'horizon n'a pas de fin. Rien n'arrête la vue. Elle voudrait raconter à son compagnon qui, impassible, conduit, que le désert est comme la mer, avec les vagues du vent sur le sable dur, avec l'écume des broussailles roulantes, avec les pierres plates, les taches de lichen et les plaques de sel, et l'ombre noire qui creuse des trous quand le soleil approche de la terre. Là-bas, dans le grand désert, les hommes peuvent marcher pendant des jours sans rencontrer une seule maison, sans voir un puits. Le désert est si grand que personne ne peut le connaître en entier. Quelquefois, il y a des tempêtes terribles; le vent arrache le sable et le jette jusqu'au ciel, et les hommes sont perdus. Ils meurent noyés dans le sable.

Djamila voudrait persuader son compagnon que, la nuit, le froid fait crier de douleur les hommes perdus, le froid brise leurs os. Elle voudrait être rassurée par la voix étrangère qui chanterait, la voix qui monterait souplement, claire, pareille au bruit des fontaines, pareille à la lumière du soleil.

Elle entend la voix qui répète sa plainte, la voix qui tremble un peu, la voix pure comme l'eau qu'on boit sans se rassasier après les longs jours de feu. C'est une musique qui résonne dans le sable des dunes.

Djamila cache son visage dans ses mains. Quelque chose se défait en elle, se brise, et les larmes coulent, silencieuses. L'homme arrête sa voiture; la voix étrangère demande à Djamila de descendre, ils vont marcher. Elle obéit. La voix étrangère remue au fond d'elle des images qui étaient immobiles depuis des semaines. Puis, tout à coup, il n'y a plus rien. Djamila frissonne comme au passage de la fièvre. Elle marche au hasard, le long des dunes. Comme elle a peur des serpents, elle va lentement dans la marque des pieds de son compagnon. Le vent souffle par intermittence, jetant à leur visage des grains de sable qui brûlent la peau. C'est le silence infini, le silence des collines de pierres rouges. L'ivresse de la marche le long du chemin de sable est déjà dans leur corps. L'horizon recule toujours et creuse le vertige sur le sol.

Djamila a de plus en plus peur. Son compagnon se tait. Son regard la fuit pour un rêve inaccessible, à moins qu'il ne soit la proie de... La voix de Djamila coupe le silence en une multitude de grains de sable. Elle crie : «C'est de la folie!» L'étranger se retourne, sa main ferme enserre son poignet et l'entraîne plus avant. Elle se débat contre sa rudesse et ne cache plus la haine qu'elle ressent. Telle une vipère des sables, elle se détend et crache dans sa direction.

Il ne fait rien pour la rattraper quand elle court. Debout, jambes écartées, blond et droit, il a l'allure d'un justicier. Elle l'injurie, il attend qu'elle se calme, car il sait que toutes les pistes du désert mènent à la mort.

Djamila revient vers lui, pose une main fiévreuse sur sa manche. Elle le craint, rien n'est pareil avec lui. Son geste se disloque contre le silence et l'immobilité de son compagnon. Soudain, le désert qu'elle a tant aimé devient hostile, territoire masculin qu'elle ne reconnaît plus. Faire demi-tour, se blottir entre les bras solides de mère Zahia, cela n'est plus possible! Ce lieu n'est plus le désert de jadis, le jardin fertile de mère Zahia! Ses doigts se crispent sur la manche. «Comment avez-vous su?»

Lentement, il se tourne. Son visage n'est que tristesse. «Vous vous souvenez de Leil? Un Norvégien comme moi et mon meilleur ami...» Djamila veut dire quelque chose. Gémir seulement. D'un geste bref, d'une parole sans réplique, il lui interdit de se défendre. «Il y a cinq mois de cela. Depuis, il a disparu. Alors, j'ai fait le même trajet que lui...»

Elle répète d'une voix chevrotante : «Comment avez-vous su?» «Sa dernière lettre était postée de Marrakech. Il me parlait de vous, de votre désir de le guider dans le désert. Il disait *oui* à toutes vos décisions.»

Accablée par ces accusations, Djamila crie qu'elle a failli aimer Leil. Il ricane : «Drôle d'amour! Je l'ai retrouvé enchaîné avec les six autres dans la kasba de votre mère!»

Elle se laisse tomber dans le sable. Les larmes coulent et font une petite tache sous son menton, collent le sable à ses joues, à ses lèvres. Sa mémoire se trouble. La voix étrangère, souffle d'air calciné quand elle annonce la sentence. «C'est fini maintenant. Dans votre pays c'est la loi du talion. Votre père ou un autre homme vous tuera. Il ne vous reste plus qu'à...»

Sa mémoire s'effrite. Une horde d'hommes blonds marche vers elle. Djamila se redresse et hurle. Comment faire pour leur échapper? Elle se protège de ses mains, regarde ses mains. Elle cherche à comprendre ce qu'il y a en elles. Ses mains sont grandes et fortes, comme celles des garçons, mais la peau est douce et les doigts sont effilés. Elle les offre à l'étranger. Elle balbutie, elle supplie. Ses prunelles s'embuent comme le fond brouillé d'un miroir.

Lui ne dit plus rien. Il la regarde se débattre contre des fantômes, puis fait demi-tour.